

à face avec Pauline, qu'éclairait un rayon de lune filtrant à travers une petite fenêtre grillée. Au même instant la voix du jeune Cubain se fit entendre.

Pauline était hors d'elle. Elle fit mine d'ouvrir la porte et de fuir, mais l'Irlandais s'y opposa par un geste énergique et rassurant. La porte ouverte, une scène sanglante pouvait avoir lieu dans l'arrière salle du Café des Exilés. Elle le savait : que faire ? Elle resta.

— Vous avez eu beaucoup d'ennui, *senor*, dit Manuel Mazaro, en prenant le siège que le major venait de quitter.

Il avait légèrement tapé sur l'épaule de M. d'Hémecourt, et le vieillard s'était reculé, ce qui avait provoqué cette remarque, qui resta sans réponse.

— Il y a une masse de monde au Café des Réfugiés, continua le jeune homme.

— Le major Shaughnessy y était-il ? demanda M. d'Hémecourt avec tout le calme dont il était capable.

Le major Shaughnessy ? oui, il y était ; mais, ajouta-t-il en souriant et en hochant la tête avec mépris, il ne viendra pas chez vous, *senor*, oh ! non.

Le vieillard eut un sourire amer.

— Non ?

— Oh ! non, *senor* !

Mazaro approcha sa chaise.

— *Senor*, dit-il...

Et puis, il ajouta après une pause :

— Tout cela ne vaut rien pour votre fille, n'est-ce pas ?

— Quoi ? demanda l'hôte, prêt d'éclater en fureur comme un dogue qu'on agace.

— Tous ces bavardages. Un café n'est guère un lieu convenable pour elle, qu'en dites-vous ?

L'Irlandais et la jeune fille se regardèrent un instant dans les yeux, comme on le fait quand on écoute. Mais Pauline baissa immédiatement le regard, et quand elle comprit les paroles de Mazaro, sa rougeur devint visible, même sous le pâle reflet de la lune.

— Il a raison, murmura énergiquement Galahad.

Elle essaya de reculer d'un pas ; mais elle se heurta contre les tablettes.